

MÉTABASIS, ACTE MANQUÉ ET MALENTENDU AUTOUR DES RISQUES D'EXPANSION DE COVID-19 EN AFRIQUE

Prologue : le dessus de la langue

KAUMBA LUFUNDA,
Professeur à
l'Université de
Kinshasa (RDC) et
Rapporteur du Sénat
(RD Congo)
profkaumba@gmail.com

Mon ami Roland, Histologiste et neurologue de son état, m'a tiré de mon engourdissement en me transmettant successivement des échanges de correspondances entre le Recteur de l'Université Libre de Bruxelles et un professeur de la faculté de Médecine à laquelle ils appartiennent.

À la suite de la crise de la pandémie de COVID-19, le Recteur a adressé aux professionnels de la santé de son Université, un message de reconnaissance et d'encouragement.

Le courrier serait resté sans attrait particulier n'eût été un passage problématique faisant allusion à l'imminence d'une tragédie lorsque COVID-19 atteindrait l'Afrique.

Chez nous, parler de la sorte, c'est mal parler, car on ne formule pas des hypothèses tragiques sur la vie de quelqu'un ; c'est assimilable à la sorcellerie. Faire cela, c'est comme inviter le malheur à venir. De quoi s'entendre dire : « quel mauvais cœur, pourquoi pensez-vous à de tels malheurs, souhaiteriez-vous qu'ils arrivent ? »

Trois lettres au total : celle du Recteur adressée aux personnels soignants, celle d'un professeur d'origine congolaise faisant état d'un malaise provoqué par la lettre du Recteur dans les milieux des Africains, et enfin, une seconde lettre de mise au point signée par le Recteur, assumant ses propos et se défendant de toute condescendance.

C'est pour rester sur le filon épistolaire que j'ai tissé ce commentaire, à travers une excursion dans les univers de la *métabasis*, de l'acte manqué et du malentendu.

1. De la *métabasis*

Bien cher Roland,

Ce n'est pas à mon grand-père que je demanderai de me rappeler que « *Si tu n'aimes pas le bruit, ne va pas au marché* » (si une situation risque de déranger, ne la provoque pas).

Par ces temps où nous sommes confinés, toi et moi, chacun de son côté, la réduction de la liberté d'aller et de venir risque bien d'affecter notre habileté au déploiement de la pensée spéculative. Mais, heureusement que tu viens de me relayer les derniers développements sur le message de soutien que notre jeune frère et collègue, actuellement Recteur de son état, avait adressé aux personnels soignants de la communauté.

Tous les lecteurs de sa lettre n'ont pas manqué de noter *l'intrusion*, dans cette missive de réconfort et de reconnaissance, d'un message prophétique sur l'avenir de Covid-19 en Afrique.

J'ai beaucoup apprécié la délicatesse du très jeune collègue qui a partagé avec l'auteur le trouble suscité par cette intrusion, autant que je salue la sincérité du mémoire explicatif fourni, en retour, par l'auteur dudit message.

J'en suis venu à noter, sans doute comme tout le monde, que l'on ne saurait faire le moindre procès d'intention à l'auteur du message, devenu manifestement victime de cette malheureuse intrusion qu'il assume en bon gynécologue, témoin toujours émerveillé des promesses de la vie naissante et lecteur patenté des signes du temps susceptibles de compromettre la survie de l'espèce en germination.

Quand l'éminent collègue et auteur du message, célèbre avec une légitime satisfaction l'excellence de la qualité des structures médicales du pays de nos oncles belges ainsi que l'efficacité du système de sécurité sociale qui le sustente, il en vient quand même à nous rappeler que dans ce monde où nous ne vivons guère en vase clos, on ne saurait, selon le mot de l'intraitable Sartre, être heureux tout seul. C'est cette inquiétude existentielle qui lui a permis de s'expliquer à lui-même et de nous faire comprendre à nous tous, l'origine, pour lui, et la source, pour nous, de ce propos intrusif dont les destinataires n'étaient guère mis au défi par une préoccupation africanistique.

Nous apprenons tous, en passant, que c'est la nature prophétique du propos intrusif qui aurait permis à son héraut de figurer en pôle position en faveur d'un appel mondial lancé à la préparation à la pandémie avant son arrivée, annoncée comme dévastatrice, en Afrique. Mérite qu'on ne saurait ni lui refuser ni lui arracher.

Après sa mise au point en quatre points, deux mouvements, notre jeune frère et néanmoins collègue, est resté égal à lui-même : humaniste

conciliant, toujours prêt à s'excuser et universaliste cosmopolite kantien, éloigné des horizons de la discrimination et de la condescendance. En pareille circonstance, mon grand-père aurait dit : « *Je ne suis pas la chèvre qui rumine les aliments de la panse dans la bouche* » (mes paroles sont sorties de mon cœur, je ne peux pas les transformer – je ne peux pas renier ma déclaration).

Cela étant donc, ce n'est pas de l'auteur que nous devrions traiter, mais plutôt du texte qui, comme nous le savons avec Ricoeur depuis plus d'une génération, dispose d'une vie propre, distincte de celle de son auteur. En présence de l'intention droite de l'auteur gaulois et du malaise ressenti par les lecteurs africanistes, l'analyse de ce malaise ayant conduit l'auteur du propos à produire un texte deux fois plus long que celui de son message initial suffisamment concis, cherchons plutôt à décrypter les incidences de cette intrusion qui, à l'instar du célèbre nez de la belle Cléopâtre, n'a cessé de faire parler d'elle.

Le passage est libellé comme suit : « *Quand l'épidémie ravagera les pays pauvres, démunis et surpeuplés de cette planète (et nous avons du mal aujourd'hui à appréhender l'ampleur de la tragédie qui s'annonce pour eux)* », nous mesurerons dans toute son ampleur la chance que nous avons eue... »

Que s'est-il donc passé lors de la rédaction de ce message ? Un de mes maîtres nous avait appris que ce genre d'incidents survenant dans le processus de réflexion, de rédaction ou de déclaration, relevait du champ aristotélicien de la *métabasis*. De quoi nous offrir une belle digression.

À l'occasion d'un débat houleux sur la question « Existe-t-il une philosophie africaine ? », Paulin Jidénou Hountondji², jeune normalien béninois venu fourbir ses armes au sein de l'Université congolaise à Lubumbashi, avait reproché au RP Placide Tempels et à l'abbé Alexis Kagame, ainsi qu'à tous les ethnophilosophes africains qui leur avaient emboîté le pas, de commettre ce que Aristote appelle une *metabasis eis allo genos*, c'est-à-dire une confusion des genres. Il leur reprochait d'appliquer le terme philosophie à des produits du langage qui, eux-mêmes, ne se donnaient pas pour de la philosophie et ressortissaient d'autres champs de la connaissance.

Je n'imaginais pas un seul instant que je reviendrais de si tôt sur la question du genre, après avoir traversé le fleuve Congo il y a à peine une année, en allant débattre avec la famille des philosophes de Brazzaville à propos de la querelle des genres dans la perspective de la revisitation de la question féminine. J'en avais eu pour mon compte face à une écurie de jeunes étudiants prêts à tout pour défendre de prétendus privilèges masculins.

2 P.J. HOUNTONDJI, *Remarques sur la philosophie africaine contemporaine*, Diogenes, 1970 ; n° 71, pp. 120-140, repris dans A.J. SMET, *Philosophie africaine. Textes choisis II et Bibliographie sélective*, Kinshasa, PUZ, 1975, p. 421

Me revoici de retour sur la question du genre, à la suite d'un intéressant incident survenu dans le contexte du spectre de l'expansion de la pandémie du COVID-19. En effet, dans un message destiné à féliciter et à encourager les combattants engagés dans la lutte contre cette pandémie, surgit un paragraphe qui fait état d'un pronostic critique de la propagation de la maladie vers l'Afrique. La confusion des genres tient à l'intrusion d'un débat allochtone dans un message destiné aux autochtones.

Nous savons tous, depuis Xénophon, l'auteur de l'*Anabase*, que l'*anabasis* décrit l'avancée militaire dans un pays, la phase de montée d'une expédition militaire, à l'instar de celle de Cyrus le Jeune en Asie. La lutte contre COVID-19 est effectivement un combat de tous les dangers et le contingent médical de l'Alma mater bruxelloise s'est montré digne des ancêtres gaulois au sujet desquels le Général Jules César écrivit bien à propos dans son *De bello gallico* : « *omnium gallorum belgae sunt fortissimi* (de tous les Gaulois, les Belges sont les plus braves). Le moment n'était sans doute pas indiqué de convoquer Salluste avec la guerre de Jugurtha, comme pour faire une mise en garde prématurée à l'impétueux Spartacus.

Il ne fut jamais prudent d'invectiver les Africains sur les malheurs qui roderaient autour d'eux. Solon, pourtant grand législateur athénien et l'un des sept sages de la Grèce antique, en eut pour son compte, quand un prêtre égyptien l'apostropha en lui disant : « *Solon, Solon, vous les Grecs, vous êtes toujours des enfants. Il n'y a pas de vieillards en Grèce ...* ».

Autant les Africains admirent les performances scientifiques et technologiques de l'Occident, autant ils croient de certitude viscérale qu'il n'y aurait pas de sagesse en Occident. Point n'est besoin de tenter de remettre en cause ces évidences censé crever les yeux.

Mais, en même temps, face à la sincérité avérée de l'auteur et à sa rectitude morale attestée, l'incise controversée ne serait donc pas une implacable prophétie, ni non plus un froid pronostic, mais plutôt et en fait *une conjuration*, au sens d'une formule magique dite pour chasser les mauvais esprits.

Un tel énoncé n'est pas fait pour être démenti. Si les faits se produisent, on l'aura prédit, s'ils ne se produisent pas, on les aura empêchés de se produire. Nous n'évoluons pas sur le registre du vrai et du faux, mais sur celui de l'efficace et de l'inefficace ; la riposte contre COVID-19 ne nous invite-t-elle pas déjà à rechercher des schémas thérapeutiques qui soient non pas immédiatement spécifiques, mais avant tout efficaces ?

Les anciens avaient pleinement raison de nous mettre en garde contre les pièges de la *metabasis*, des changements brusques qu'elle entraînait dans la communication, des dangers liés au passage non justifié d'un genre à l'autre. À moins de suivre un Giambattista Vico dans sa science nouvelle, il existe une interdiction générale de la *metabasis eis allo genos*, qui devrait rendre

impossible l'évocation des misères chroniques de l'Afrique à l'occasion de la célébration des mérites et de la bravoure du contingent de la brigade médicale universitaire bruxelloise. Le courage dont ils font montre autant que la confiance en leur propre expertise, suffisent pour asseoir leur fierté, sans qu'il ne soit besoin de convoquer une étude comparative des systèmes et régimes de santé, par-delà les mers, déserts et forêts.

Bien cher Roland,

Voilà où m'a conduit l'analyse des propos qui ont suscité un certain malaise de part et d'autre. Mon grand-père disait : « *celui qui évoque un adage doit s'ajuster au procès en cours ; s'il n'ajuste pas son adage au procès, il fait outrage aux juges* ». L'imbrication du sentiment de la reconnaissance envers les uns, avec celui de l'empathie envers les autres, a occasionné un malheureux et périlleux mélange de genres et de catégories, au risque de jeter le froid sur des relations si chaleureuses entre ceux d'ici et ceux de là-bas.

2. Des actes manqués

Je me serais bien arrêté à ce constat, n'eût été l'étirement du confinement qui m'a entraîné bon gré mal gré vers des rivages autres que ceux de *la logique et de la métaphysique*, en me suggérant la fréquentation d'un maître du soupçon, en l'occurrence l'énigmatique Freud, à travers sa théorie des *actes manqués*. Là, j'ai vite compris que mes idées vagabondaient, mais comment ne pas les suivre ?

Le propos qui a entraîné une levée de boucliers a été considéré comme un raté d'une part, tout en étant assumé par son auteur, d'autre part. Le fait que ce dernier ne se soit pas débiné aurait pu suffire pour écarter toute référence à une grille d'analyse inspirée par la psychanalyse. Or, c'est bien cette béance qui m'a amené à exploiter à ma manière ce trésor de la psychopathologie de la vie quotidienne, en me rivant sur le texte et non pas sur son auteur.

Dans ma jeunesse, j'avais fréquenté de drôles de maîtres qui m'accompagnèrent dans l'analyse psychanalytique de romans, comme d'aucuns avaient lu Proust, Jean Genet ou le Duc de Saint-Simon. Et dans le cas sous examen, il y a effectivement une vérité à pister sur le *plan épistémologique*, de manière à rester au même diapason avec la lecture ayant mobilisé le concept de *métabasis*.

L'écart entre la bonne foi déclarée et le raté ressenti nous conforte dans l'exploitation de l'effet révélateur de cet acte manqué. Le débat porte sur le fait éventuel qu'un locuteur qui aurait éventuellement mal parlé et aurait été mal compris, se transforme en une délibération sur un énoncé

problématique ayant donné lieu à une controverse herméneutique. On peut certes s'en défendre, plus comme auteur, mais tout au moins comme un premier lecteur parmi tant d'autres.

Prendre la parole, c'est prendre un risque, notamment celui de mal parler ou encore celui d'être mal compris. Mais, que faire, quand l'énoncé est déjà parti et que l'on ne peut plus s'expliquer auprès de ceux qui le reçoivent ? Là où l'auteur pense avoir parlé en toute conscience, les lecteurs peuvent surprendre, au détour, des actes manqués auxquels ils donneront le sens qu'ils auront appréhendé.

Du malentendu

Bien cher Roland,

Mon grand-père ne pouvait pas être plus clair : « *Ce qui tombe de la bouche est emporté par les passants* » (une parole déjà dite même par mégarde peut être interprétée de plusieurs manières).

Voilà où peut nous conduire le déconfinement intellectuel. Cet exercice qui n'en finit pas, se transforme peu à peu en un débat sur les occurrences du malentendu, dans sa version décrite par l'inénarrable Vladimir Jankélévitch (*Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien, tome 2. La méconnaissance, le malentendu*).

Et je me surprends à me demander pourquoi je n'avais pas simplement centré mes ratiocinations sur ce thème, pourtant gentiment offert par mon frère chimiste qui servait de liaison entre le Recteur scrupuleux et une chaîne de lecteurs inquiets, troublés, voire malentendants.

Il ne me revient certes pas de chercher à dissiper le malentendu, comme le souhaite le frère chimiste et comme s'y est employé l'ami Recteur. Ce qui est intéressant pour moi, c'est la nature de la mésintelligence, imputée à une frange de lecteurs du message, dont une large majorité se recrute essentiellement, mais non pas exclusivement, dans les rangs des intellectuels belgo-congolais.

L'auteur est surpris d'apprendre que ses paroles auraient blessé d'aucuns, et il accepte de ce fait de présenter ses excuses, avec l'espoir qu'il lui en sera fait crédit. Mais, nous ne savons guère si les oreilles blessées ont fini par se reconnaître malentendantes ; sauf à s'être révélées comme des ouïes fines ayant décelé de mauvaises intentions, peut-être dévoilées à l'insu de leur porteur.

Manifestement, il y a eu quelque chose d'imperceptible qui aurait échappé à l'auteur et qui aurait filtré à travers des propos perçus comme indus, voire inappropriés, c'est-à-dire venus mal à propos. En effet, est-ce évoluer dans un même registre de compréhension que de se représenter la

crise sanitaire comme dans une montée victorieuse en Occident et d'opposer à la victoire finale prochaine et finale de l'Occident une descente infernale et catastrophique en Afrique ?

S'il est compréhensible que ceux qui sont déjà au front nous interpellent et nous adjurent de nous préparer aussi à un rude combat, il peut paraître excessif de prédire (à moins d'être prophète) avec tant d'assurance et de certitude l'avènement de l'apocalypse pour les pays pauvres. Démarche qui n'a été possible que par un mécanisme d'occultation du réel ayant permis, d'une part, de célébrer l'excellence du système social en Belgique, et, d'autre part, d'aseptiser l'hécatombe survenue dans cette nation en projetant la survenue d'une tragédie qui ravagerait les pays ne bénéficiant pas de structures hospitalières bien achalandées.

Tout porterait à penser que l'opération visant à dissiper le malentendu devrait d'abord conduire l'auteur des propos incriminés à prendre conscience des pièges du langage : il s'est laissé prendre au piège de sa bonne foi. Quand vous parlez, limitez-vous à votre sujet et ne cherchez pas à en rajouter. Et dans le cas sous examen, il ne s'agit pas d'une bonne parole tombée dans de mauvaises oreilles, mais plutôt d'une parole de trop qui a fait gaffe. La gaffe, à la manière de Gaston Lagaffe, est toujours d'une véracité déconcertante, quasi tragique.

Un message de reconnaissance, de soutien et de réconfort aux équipes hospitalières, n'avait pas besoin de référence aux pays pauvres pour rehausser leur mérite face à COVID-19.

Le malentendu a eu pour siège cette inférence induite, rattachée à une référence malencontreuse. Le langage lui-même, étant source de « malentendus quotidiens » et de « quiproquos », « crée entre cette bouche et cette oreille une zone non concertée d'arbitraire », conduisant ainsi bon gré mal gré à « l'embouteillage des relations sociales » (Jankélévitch).

Si donc, il y a eu ici une sorte de levée de boucliers, c'est parce que les auditeurs ont bien compris le message en débusquant le sous-entendu. On ne le dira jamais assez, dans sa fonction sociale, « le malentendu stabilise l'entente, tandis que la bonne audition favorise la mésentente ». Tout le monde sait que les systèmes sanitaires africains sont problématiques, mais il ne fallait pas l'évoquer ici, même pas en pensant à d'autres bouches ..., car il est des conversations qui doivent éviter d'aborder certains terrains scabreux : *« on ne parle pas poisson dans la maison d'un noyé, ni de bosses dans celle d'un bossu, ni de cornes dans celle d'un cocu, ni encore moins de perruques dans la maison des chauves ».*

Marquer le respect pour le langage permet d'éclaircir les propos, de dissiper le malentendu, d'affirmer et de manifester la tendresse humaine, comme l'a fait l'auteur du message querellé. Car alors, seule la franchise conduit les interlocuteurs naguère agressifs, de rire ensemble de la fausse

brouille, en neutralisant le ressentiment. « Le malentendu serait plutôt comique, quand il est dissipé, on a envie de rire ».

Puisse-t-il en être ainsi.

Épilogue : le dessous de la langue

Mon cher Roland,

Je me serais arrêté sur ce mot, si tu ne m'avais envoyé un papier satirique intitulé « *les études égocentriques : un nouveau paradigme de la médecine sur l'absence de preuve* ». Cet écrit, qui se réclame de l'épistémologie, fustige la précipitation avec laquelle tel clinicien-chercheur marseillais aurait, dans une approche égocentrique, privilégié ses convictions sur l'exigence de preuves en matière d'approche thérapeutique.

L'orage de critiques contre l'utilisation de l'hydroxychloroquine, médicament si familier aux Africains, est devenu une tempête tropicale chez des politologues opportunistes qui ont préconisé de se saisir de l'occasion de Covid-19 pour recadrer le leadership de gouvernance politique en Afrique.

Les thèses prédisant des scénarios catastrophes pour l'Afrique ont donc fait florès, la crainte étant de voir le coronavirus revenir sur le vieux continent après avoir séjourné en Afrique³. Si l'on ose quand même accorder une chance à l'Afrique, ce serait sans doute à la faveur des conditions géographiques et climatiques, alors que l'intérêt pour les spécialistes en stratégie pencherait du côté de cette inconnue que constitue la manière dont l'Inde et la Russie pourraient sortir de la crise⁴.

Mais, il n'a pas manqué de réflexion pour affirmer qu'il n'y aurait pas de tsunami sanitaire en Afrique⁵, et d'autres pour soulever les vrais problèmes épistémologiques, tenant notamment au changement de la relation entre États dans l'optique d'un nouvel équilibre géopolitique, ainsi qu'au changement de la relation entre les hommes du fait de la restauration de la responsabilité de chacun vis-à-vis du collectif dans le secteur de la santé (la santé de chacun n'étant plus une affaire individuelle comme dans les maladies cardio-vasculaires et dégénératives)⁶.

C'est sur ce champ épistémologique qu'il faudrait saluer l'approche marseillaise. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, que l'on monte ou que l'on descende, on ne pourra plus mener des essais cliniques en situation de crise

3 Tanguy BERTHEMET, « Scénario catastrophe pour l'Afrique désormais touchée », in *Le Figaro*, jeudi 2 avril 2020.

4 Bruno TERTRAIS, *L'année du rat. Conséquences stratégiques de la crise du coronavirus*, Fondation pour la recherche stratégique, Note n. 15/20 du 3 avril 2020.

5 Dr EKONGO Lofalanga, in *Burundi Forum*, Tribune postée le 15 avril 2020.

6 Dominique STRAUSS-KHAN, *L'être, l'avoir et le pouvoir dans la crise*, Blog du Club des juristes/ Blog du coronavirus, Libres propos, 9 avril 2020.

sanitaire subite sans mobiliser une approche compassionnelle permettant d'administrer aux malades des produits avérés non toxiques et non nocifs déjà disponibles dans la pharmacopée usuelle. Le comble de l'immoralité consisterait à jouer au loto avec des cobayes humains, condamnés à recevoir des placebos, au titre de groupe contrôle. Et tous les scientifiques non dogmatiques savent qui a eu les meilleurs résultats dans la lutte contre Covid-19, avec des preuves à crever les yeux, sauf à affronter des regards aveuglés par des intérêts inavoués.

La crise du coronavirus nous aura montré à quel point les savants et les chercheurs continuent toujours à être attirés par le caractère dit mystérieux de l'Afrique, et comment à la manière des réseaux sociaux, beaucoup en savent toujours mieux et plus sur les besoins des Africains et le devenir de l'Afrique.

Mon grand-père ne cessait de rappeler si bien que « *la bouche est toujours trop satisfaite : elle rend le dessus et le dessous de sa langue* ». Chaque fois que vous parlez de l'Afrique, dites-vous qu'il y aura des oreilles pour entendre, par-delà les paroles conventionnelles du dessus de votre langue, les sous-entendus dits par le dessous de votre langue.

Bien cordialement,

Ton ami déconfiné.